



Clémence Isaure

3708



NOUVEAU JOURNAL DES DAMES,

*Le Petit Courrier des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Cet ouvrage paraît tous les samedis, avec deux gravures par mois.
Prix de l'abonnement, 6 fr. par an, 1 fr. 50 c. par six mois, 36 fr.
pour l'étranger. On s'abonne chez les Libraires, ou par la poste, pour les départements,
et 5 fr. pour l'étranger. Les abonnements au *Journal des Dames* sont reçus au Bureau du *Nouvel Journal des Dames*, rue de la Harpe, n. 25; PAINPARRÉ, PUBLIQUER, au Palais-Royal, et
chez tous les Libraires et directeurs des postes. Les lettres, poésies et
autres communications doivent être envoyées franc de port au Bureau.

MODES.

Notre mode déjà bien connue, nous le répétons encore, parce
que la mode est là, que la chaleur prescrit aux Femmes les
vêtements les plus légers. La nouveauté et le bel air sont à
peine supportables par le sexe qu'il s'agit de plaire. Les robes d'été
sont en velours, et l'on se rappelle même à portée de main
trop souvent pour la saison. On voit les robes en tulle, en
tulle et en tulle, et les tulle qui enlaidissent le plus, et qui rendent ces robes presque
impossibles.

On voit encore, lorsque la saison est finie, l'usage du tulle, et
c'est alors qu'on commence à voir le tulle, ainsi
qu'une fleur penchée par le pouvoir d'un jour brillant, relève sa
tête altérée. Elle se redresse et se relève avec un geste de
dignité, et elle se relève pour la première fois. Les robes d'été
sont en tulle, et l'on se rappelle même à portée de main
trop souvent pour la saison. On voit les robes en tulle, en
tulle et en tulle, et les tulle qui enlaidissent le plus, et qui rendent ces robes presque
impossibles.

Année 1891

Clemence Isaura

NOUVEAU JOURNAL DES DAMES,

ou

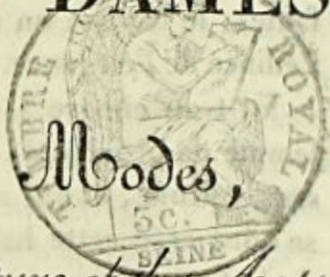
*Petit Courrier des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois. Prix de l'abonnement, 9 fr. par trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger.—On s'abonne au Bureau du *Nouveau Journal des Dames*, rue Meslée, n^o. 30; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n^o. 23; PAINPARRE, PONTHEU, au Palais-Royal, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

MODES.

NOUS avons déjà dit, mais nous le répétons encore, parce que la vérité est là, que la chaleur prescrit aux femmes les vêtemens les plus légers. La mousseline et le tulle sont à peine supportables par le tems qu'il fait. Les robes d'étoffe sont en défaveur, et l'on regarde même la perkale comme trop lourde pour la saison. Un *souffle* enveloppe nos élégantes, et les lingères qui entendent le mieux l'art difficile d'embellir, rendent ces robes presque *aériennes*.

On ne sort plus que le soir, et lorsque l'astre étincelant s'est caché. C'est alors qu'on commence à vivre; la femme, ainsi qu'une fleur penchée par le pouvoir d'un jour brûlant, relève sa tête abattue; elle quitte son divan et s'assied avec un reste de langueur devant une glace qu'elle consulte pour la première fois. Les parfums s'apprentent; sa femme-de-chambre va, vient, apporte plusieurs robes pour qu'elle puisse fixer son choix sans se déplacer, et sa molle paresse ne se décide que par le poids du vêtement qui lui est offert. L'Inde n'a plus de trames assez



fines, et ses fils sont encore trop étroitement liés ensemble. Il faut une mousseline, qu'on appelle *syphérie*, qui se balance autour des formes au moindre zéphyr. C'est un léger nuage qui entoure un astre. Cette robe doit être drapée; elle demande beaucoup d'étoffe. Les manches en sont courtes et bouffantes; le bas est un ample froncé qui semble servir de base à l'édifice de l'élégance.

Va-t-on encore à *Gand*, me demandait l'autre jour une femme de province?... Oui et non, lui répondis-je; les gens sans voiture, et qui ne veulent pas s'écarter de leur quartier, se sont créé cette habitude commode, et s'asseyent au milieu de la foule pour *respirer*, disent-ils, *le frais*. Les toilettes sont-elles jolies, me demanda la même personne?... Oui et non, répondis-je encore. C'est selon le rang que l'on a dans le monde, et la société qu'on y voit. Il y a des toilettes fort bourgeoises à *Gand*, et les mêmes s'y reproduisent avec économie. Elles pourraient servir à faire reconnaître les personnes qu'on rencontre à cette promenade. Par exemple, cette femme en chapeau bleu ou jaune, que vous avez baptisé comme il vous a plu, dans deux mois sera encore à la même place où vous l'avez remarquée. Cependant ces lumières, un peu de rouge, ces robes presque blanches, sont, pour cette espèce de salon en plein vent, une décoration qui flatte l'œil; il semble qu'une femme à *Gand* est comme l'actrice au théâtre, où le faux brillant peut avoir l'éclat de l'or.

C'est à la porte de Tortoni que s'arrêtent en cet instant les plus brillans équipages. Les calèches, les landaws s'ouvrent et laissent voir des femmes plus ou moins parées, mais toutes en blanc. Les chapeaux de tulle brodé d'acier avec des côtes de marabouts sur le fond. Il scintille, entre chaque plume, une raie brillante de petits grains fort serrés. La passe est également brodée d'un *semé* de même métal. Ce chapeau est légèrement incliné sur le devant et orné d'une blonde de deux doigts de large.

Après avoir donné les modes pour la toilette du soir, parlons de celles de l'appartement. Un ample peignoir bien garni de dentelle ou de bandes de mousseline brodée. Une cornette de tulle sert à captiver les cheveux d'une femme du bon ton. Le dessin change selon le goût, mais la forme est toujours à-peu-

près celle d'une cornette. On peut en trouver orné de broderies au pluméti, en reprises, en application; enfin, un assortiment très-varié chez mesdemoiselles Papin et Fossey, marchandes lingères, rue Neuve-des-Petits-Champs, n°. 36. Elles n'ont point comme les Lebœuf, les Minette, etc., etc., des noms européens, mais elles ne tarderont sans doute pas à les rendre fameux par leur adresse et leur activité.

On a remarqué qu'il ne s'était opéré aucun changement dans la mise des hommes depuis notre dernier numéro. Il est du bon ton de savoir faire des découpures et des ouvrages d'aiguille. Avec des ciseaux, on fait de petites fantasmagories qui représentent une foule de jolis sujets. On nous a montré l'autre jour l'anatomie de la tête d'un petit-maitre, dont nous donnons l'analyse. Mais nous avons oublié qu'à côté de toutes les babioles qui s'y rencontrent, on voyait *le ridicule*. Les marchands de ces sortes de petits sacs assurent que cette année ils en ont beaucoup vendu.

M^{lle} FURET.

ANATOMIE DE LA TÊTE D'UN PETIT-MAITRE.

(Imité du Spectateur.)

Le système de la crânologie a beaucoup de partisans en France. Je me trouvais hier dans une société composée en partie d'adeptes du docteur Gall: l'un d'eux nous communiqua plusieurs découvertes étonnantes qu'il avait faites à ce sujet au moyen d'une combinaison de miroirs; cela donna lieu à un grand nombre de remarques et fournit à l'entretien du reste de la soirée.

Rentrée chez moi, je me couchai, mais les différentes opinions que j'avais entendues me revinrent à l'esprit, et elles agirent tellement sur mon imagination, qu'après m'être endormie elles se représentèrent encore à moi sous la forme d'un songe extravagant.

Il me sembla que j'assistais à la dissection de la tête d'un petit-maitre: elle me parut d'abord conformée comme celle des autres hommes; mais en l'examinant attentivement avec un Iorgnon de forme nouvelle, je découvris que ce que j'avais pris pour de la cervelle n'était qu'un composé de bulles d'air, ce qui me fit songer à Homère, qui prétend que le sang des

dieux n'est pas du sang véritable, mais quelque chose qui y ressemble : de même la cervelle d'un petit-maitre n'est qu'une imitation de celle des gens sensés.

Le cervelet, regardé par plusieurs philosophes comme le siège de l'ame, exhalait une forte odeur d'ambre ; il était entouré d'une substance osseuse, taillée à facettes, en forme de petits miroirs, en sorte que l'ame devait avoir été continuellement absorbée par la contemplation de ses propres facultés.

J'observai une grande cavité dans l'occiput ; elle était remplie de rubans, de dentelles, de broderies ; une autre à côté paraissait entièrement comblée de billets doux, parmi lesquels se trouvaient quelques pages du *Journal des Modes* : mais deux énormes cases, placées des deux côtés de la tête, attirèrent surtout mon attention. L'une renfermait des mensonges, des flatteries, des vœux, des promesses, des protestations ; l'autre des sermens, des imprécations, des blasphèmes. Deux membranes sortaient de ces cases et se joignaient à l'extrémité de la langue. Je découvris plusieurs petits canaux qui communiquaient des oreilles à la cervelle ; un de ces canaux aboutissait à un amas de poésies légères et de quelques cavatines de Rossini ; mais la plupart se terminaient dans des creux remplis d'air, ou de mousse. Le vaisseau principal était joint à une case dans le crâne, d'où partait un autre vaisseau qui se réunissait à la langue. Cette cavité était remplie d'une substance spongieuse, appelée par les anatomistes *galimatias*. La peau du front était extrêmement dure et épaisse, et entièrement dépourvue de veines, ce qui me fit conclure que cette partie avait été totalement privée de la faculté de penser.

Un mouvement que je fis en cherchant à diriger mon longnon, me réveilla ; il était grand jour, je me déterminai de suite à écrire ce rêve étrange.

ADÈLE B.

LES DEUX VISITES.

En bonjour, ma chère Éléonore, que je suis aise de vous rencontrer ! Le tems est si rapide qu'il me laisse à peine un moment pour voir mes amis ; je ne les visite que par la pensée, un travail assidu peut seul me sauver de ma mauvaise fortune ; mais vous?..... vous qui pouvez dépenser tous vos

instans au profit de l'amitié, comment ne vous ai-je pas vue? N'étais-je donc pas sur la liste du petit nombre d'élus?..... Vous vous tromperiez, me répondit Éléonore, avec un sourire plein de grâce et un coup d'œil charmant, si vous pensiez que je vous oublie. J'ai, depuis plusieurs jours, été forcée de courir beaucoup : une Anglaise, qui m'était recommandée, voulait tout voir, tout entendre, et j'ai dû lui servir de guide. Hier encore, j'ai mené la vie la plus dissipée. Le matin nous sommes allées au Panorama d'Athènes; je n'ose vous en faire une description que vous trouverez plus ou moins bien faite dans tous les journaux. Je ne vous parlerai que de l'impression profonde que j'en ai reçue. Cette ville, autrefois si fameuse, devenue une simple bourgade!... La triste verdure des oliviers, arbres de silence et de paix, qui prêtent leurs ombrages aux ruines des siècles et de la sagesse des hommes! Tel était le sujet de mes réflexions! et cette nouvelle lutte de la nouvelle Grèce!... Mon imagination une fois à la hauteur de l'ancien peuple de cette contrée, à présent si déserte, me retraça Démosthènes cherchant à vaincre les difficultés de sa prononciation..... Que vous dirai-je enfin? j'examinais ce vaste paysage, à ma manière; sous mes yeux, la valeur et les arts, comme autrefois le Phénix, renaissaient à la fois de leurs cendres.

La femme qui m'accompagnait a tout vu froidement; cependant elle est instruite, mais seulement comme un mathématicien pour lequel la vie est *tout chiffres*, et que l'on peut réduire ou élever par calcul approximatif. C'était un de ces êtres sans imagination, dont le cœur égal dans ses battemens, n'exaltait jamais la vie, en un mot, c'était le thermomètre de la raison : combien je l'enviais, ou plutôt que je la plaignais... j'éprouvais une contradiction morale que je ne m'expliquais que par la différence de nos caractères.

En sortant du Panorama d'Athènes, nous allâmes faire une visite chez une femme érudite. Elle m'occupa quelques instans, et j'admirai cette bibliothèque parlante; mais bientôt un bâillement que je ne pus vaincre, une pesanteur sur les yeux m'indiquèrent que je m'ennuyais.

Nous sortîmes après avoir épuisé les chapitres littérature, science, même anatomie, etc., etc.... Que faire? dis-je à ma compagne, pour me rendre à cet état de bonheur d'une ame

qui pense et peut quelque chose par elle-même ? Allons voir la moderne Athènes, cette rue *de la tour des Dames*, où nos artistes les plus distingués se font bâtir des palais. Quand nous fûmes arrivés dans cette rue naguère si déserte, nous nous informâmes quels en seraient les habitans. Talma, nous dit-on, Duchesnois et plusieurs autres. Là, Manlius sous des portiques n'aura pas changé de place, et soit comme Grec, soit comme Romain, notre premier acteur, sans sortir de chez lui, s'identifiera avec l'ancienne splendeur d'Athènes ou de Rome. Mais voilà déjà une maison habitée ; par qui l'est-elle, demandai-je au portier ? — Par M. H..... V....., me répondit-il. Je me rappelai aussi-tôt le peintre charmant auquel nous devons des tableaux si pleins de grâce et de ce sentiment intime du vrai et du naturel. — Je suis étrangère, dit lady *****, me serait-il possible de visiter l'atelier de cet artiste ? Le portier nous assura que, rempli d'une aimable obligeance, nous le pouvions sans craindre de lui déplaire. Nous voilà donc montant un escalier d'une pente douce, éclairé par le haut d'un jour voilé. Nous entrons dans un vaste local, dont les tableaux commencés font la seule magnificence ; mais il est magnifique !.... Un jeune homme vint à nous du ton le plus poli ; c'était M. H..... V..... Indulgent pour notre curiosité, il nous montra ses différens ouvrages avec simplicité et modestie. Je n'ose rendre compte de ce qui m'a frappé ; cela ne peut m'être permis, car le secret d'un auteur ou d'un artiste, n'appartient au public que lorsqu'il lui a plu de le révéler.

Quittant M. H..... V....., nous nous hâtons de rentrer ; il était quatre heures, un peu de repos avant le dîner nous était nécessaire. — Pressez votre cheval, dis-je au domestique (nous étions en cabriolet), puis sans rien ajouter, je me livrai à mes pensées. Bientôt mon esprit m'eut reporté chez les Grecs ; je songeais que Lasthénie devait avoir une maison telle que celle de M. H..... V....., et que le bonheur de l'indépendance industrielle ne pouvait se choisir une plus jolie résidence. Nous étions alors au coin d'une rue, lorsque notre conducteur maladroit faisant tourner son cheval avec force et sans précaution, la pauvre bête manqua des quatre pieds à la fois, et nous étendit rudement sur le pavé. . . . Adieu la Grèce antique et moderne..... tout s'évanouit.... Nous sortîmes

de notre cage roulante , effrayées de cette chute ; mais si les chimères de l'imagination furent remplacées par la triste réalité, le souvenir de ce que j'ai vu chez M. H..... V..... n'a pas cédé à la brusque secousse dont nous avons failli être les victimes.

Voilà l'emploi de mon tems , me dit Éléonore , ne me grondez pas ; ma première course sera pour vous.

M^{lle}. FURET.

NOTICE SUR CLÉMENCE ISAURE.

« Isaure parut et fit entendre sa voix. Sapho lui confia sa » lyre, les Grâces l'embellirent de guirlandes de fleurs, et » l'Amour joyeux applaudit à ses chants ». Ainsi s'exprime M^r. de Lamotte dans son éloge de Clémence Isaure. Née dans un siècle de barbarie, cette femme, si justement célèbre, eut le mérite d'adoucir les mœurs farouches des fiers enfans du Nord (1), qui jusqu'à l'époque du 15^e. siècle ne faisaient consister leur vertu que dans leur courage, leur gloire, que dans les horreurs des batailles. Clémence captiva leurs cœurs par le charme de son éloquence ; elle rectifia leur raison, leur fit chérir les arts et leur apprit qu'il existe dans l'homme un génie supérieur au génie des combats. Clémence, pour perpétuer le souvenir des bienfaits que le développement de l'esprit avait procuré aux Toulousains, institua l'académie des jeux floreaux qui subsistent encore. De cette association littéraire, naquirent nos lois poétiques, connues alors sous le nom de la *gaie science*.

Le portrait de Clémence Isaure, que nous offrons à nos abonnés, est tiré du *Panthéon français*, ouvrage que l'on doit au talent et aux savantes recherches de M^r. Sudré.

DONATINE T.

THEATRES.

Quoique nous ne soyons pas au tems des fées, ni de *l'eau qui danse*, ni de la *pomme qui chante*, l'*Oiseau bleu* vient de se poser sur le théâtre de Versailles. C'est là où tous les accidens de la nature et le merveilleux des imaginations conteuses trouvent asile et protection. Après *le Déluge*, que pouvait-on offrir qui pût attirer la foule et soutenir au même niveau

(1) Les Visigoths vinrent établir leur empire à Toulouse vers le cinquième siècle.

la curiosité. L'*Oiseau bleu*, dont chaque plume a été brodée par un de nos plus fameux musiciens, manque d'ensemble, malgré cette mise de fonds d'harmonie; et sans deviner au juste combien il y a de compositeurs qui ont travaillé à cette œuvre, on s'aperçoit que ce n'est ni la même verve, ni le même style; mais aussi comment avoir le diapazon d'une douzaine de talens, pour qu'ils puissent marcher tous d'accord: c'est un vrai *pique-nique*. L'on sait que dans un repas où chacun apporte son plat, la profusion peut régner, mais rarement l'ordre; il en est ainsi pour l'*Oiseau bleu*. Il y a un fort joli trio au premier acte. Les uns en ont fait hommage à un compositeur de Marseille, et d'autres à M. Ludier, chef d'orchestre de Versailles.

Louis IX, tragédie de M. Lemercier, n'est pas sans beautés, et l'on pourrait ajouter qu'il s'en trouve de plusieurs genres, car le théâtre anglais ne dédaignerait pas la partie mélodramatique, et les scènes comiques qui s'y rencontrent; mais Aristote a donné des règles plus sévères, et nul ne s'en écarte impunément, aussi les auteurs qui prétendent aux succès longs et soutenus, doivent-ils épurer leur goût, et se passer des effets compliqués. C'est assez d'un intérêt fixé sur une action, et d'un principal personnage. C'est assez d'un dénouement. La multiplicité des moyens est aussi nuisible que la pénurie, et l'on peut reprocher à M. Lemercier d'avoir été diffus à force de vouloir soutenir l'intérêt. Son cours de théologie est froid et déplacé au théâtre. Nous sommes cependant loin de dire que *Louis IX* soit sans mérite; il y a deux scènes fort belles, et quelques vers que l'on peut citer; mais en général la versification est dure et porte le cachet de l'auteur de *Clovis*, de la *Panhypochrisiade*, de *Brunéhaut et Frédégonde*, etc.

Depuis qu'on ne joue plus à la bouillotte, les brelans sont passés de mode; il n'est donc point adroit de faire revenir des Français sur les futilités que l'on pourrait appeler éphémérides. Le *Brelan de bossus* loin de décaver l'auditoire, l'a été par lui, au bruit des sifflets aigus et du mécontentement général. Le public veut qu'on soigne mieux ses plaisirs. Les *méchans bossus* sont morts en enfans trouvés, que personne ne protège et ne réclame. Les auteurs ont heureusement pour eux gardés l'anonyme.

M^{lle}. FURET.

